

Zeitschrift: Dissonance

Herausgeber: Association suisse des musiciens

Band: - (2002)

Heft: 78

Artikel: Archaïsme... ou la troisième vague du moderne? Partie 1, Lettre à un Ami, habitant de la Galaxie d'Andromède

Autor: Schoeller, Philippe

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-927825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ARCHAÏSME... OU LA TROISIÈME VAGUE DU MODERNE ?

PAR PHILIPPE SCHOELLER

Lettre à un Ami, habitant de la Galaxie d'Andromède

PRIX D'ÉTUDES DE CHANT

Théorie Philanthropie



Philippe Schoeller
(© Philippe
Gontier)

« Rien de nouveau sous le soleil », dit l'un. L'autre, de répondre : « Si. Le soleil. »

Je suis compositeur de musique, européen. Mon nom est de souche germanique. Je suis né en France et vis actuellement aux alentours de Paris. J'arrête un moment de composer pour ici vous parler, avec les mots, m'asseoir ou me promener, avec vous, dans le paysage de notre temps. Un essai de transcription, par le verbe, de mes pensées et de mon sentiment présent, en forme de partage. Sous nos latitudes de la vieille Europe vers d'autres latitudes. Jusqu'aux plus inusitées latitudes.

Il va de soi que l'archaïque précède le moderne. C'est même la condition du moderne, cette antériorité comme condition de devenir et, ce faisant, de dépassement, de croissance et de progrès. Un temps fléché. Une conquête de la matière ou un triomphe de l'esprit affirmant la réalité des lois objectives, invariances dans l'écheveau mouvant du réel. La science. L'ouverture à la connaissance du monde par le dévoilement de ses lois, et par là même l'ouverture à la puissance d'agir, à la puissance de transformer celui-ci. Ainsi l'homme moderne. Cet homme de nos latitudes occidentales.

Mais, en situation de présence au monde que l'on nomme l'art, il en va tout autrement. Aucune preuve ne gouverne la beauté, ou la laideur, mais un ensemble infiniment complexe de lois cachées – jusqu'à présent –, qui fusionnent pour créer chez un être humain un des processus les plus complexes à démêler : le sentiment du beau vécu comme expérience intime du réel. Tout le réel. Car il n'y a pas plus complexe expérience du réel qu'une émotion artistique de celui-ci. Forme simple, substance complexe : ainsi la vie de l'esprit en situation de dire : ceci est art. Quelle est donc cette intensité de relation qui lie l'homme au réel ? Quel est ce lien ? Quelle est cette plongée, cet engagement d'expérience, corps-esprit, vécue comme infini de la présence au monde ? La Nature puis l'art, l'art mis en œuvre, ou encore l'art hors la Nature ? Faut-il quitter l'histoire pour se laisser emporter par le fleuve de l'histoire universelle que porte la Nature ? Comme nous l'apprend le moderne récent : tout est-il « Art » ? L'œuvre d'art permanente, libérée de la mise en scène occidentale du musée ? La beauté nulle part dans un ailleurs, ou la beauté infinie partout que transpire le réel ? Une émanation invisible ?

ARCHAÏSME ET NATURE (1)

L'archaïque c'est d'abord la poussière. Le temps qui a passé si lointain déjà que l'objet alors délié de son temps, de son contexte, de son berceau et de sa latitude, l'objet – réel ou

de pensée – apparaît comme baigné dans un parfum qui l'éclaire d'une lumière nouvelle : une lumière d'oubli. Non pas une ombre, ni une aura, mais un écheveau, une texture de signes désormais disparus. Hiéroglyphes du sensible. Quels yeux, quelle audition, quelle sensibilité de cet homme-ci, disparu à jamais, et qui me parvient à cet instant, furent à l'œuvre ? Réifiée sur ce substrat de pigments, de matières et de signes, comme autant de musiques de la pensée, mais musiques effacées. Musique de la pensée mariée au sensible. Ce sentiment d'ancienneté nous fait sourire, souvent, car il signifie l'irréversibilité du monde et nous place dans un présent causal. Il nous intrigue aussi, quelquefois. Alors il peut, sous cette intrigue, renverser le temps. Ainsi la part moderne de l'archaïsme. Sa poussière d'or. Soleil fragmenté.

L'art mis en œuvre, est-il alors une totalité ou un fragment face à la Nature ? Art face à la totalité de la Nature dans sa part extérieure à l'homme, tout autour de l'homme. Non pas en excluant celui-ci de celle-là, mais pensant l'espace de la totalité de la Nature comme un volume sphérique tout autour de l'homme, et l'art mis en œuvre comme un bras tendu, plongeant dans cette totalité. Comme un morceau de feu jeté dans le volcan du réel ?

Dans cette position de regard et de préhension de la totalité, l'homme éprouve l'infinitude du beau, sa propre existence comme un mystère, celui de la conscience même de cette totalité ou de cette infinitude. Cela, l'originel archaïque, comme expérience initiale du beau ou de la terreur inquiète. Nature autour du Je.

De même, l'homme qui se pense comme Nature infinie ouvre à ce même sentiment d'infinitude du beau. Le beau comme questionnement infini. Le beau comme présence d'un partout de la Nature, loin des cadres de la conscience, loin des musées, loin des châteaux, mais sous l'enveloppe de ma finitude propre. Mortel. Un beau sans lieu fini, et cependant un beau précisément centré au monde : Nature et totalité vécues comme expérience de mon corps-esprit dans l'univers. Nature dans la Nature.

Ce Je du corps-conscience inaugure l'expression de la Nature donnée en tant que telle, comme un champ de gravitation de la totalité de l'espace qui se forme et plie l'espace et le temps en un corps. Un corps de symphonie cellulaire. Polyphonie infinie d'une Nature en dedans du Je. Mais sans fond de finitude. Originel archaïque du corps, conscient de lui-même, comme Nature.

Sous nos latitudes, ce sentiment inouï du beau de l'homme est sentiment de la permanence propre au sentiment que l'homme occidental a appelé art, le cantonnant alors dans des lieux privilégiés, fermés, clos comme des boîtes

crâniennes, boîtes où pénétrer constitue une épreuve : ainsi les concepts d'œuvre d'art, de musée et de trésor. Discontinuité établie fortement par l'homme occidental européen entre l'œuvre d'art et la Nature. Fragmentation de l'artifice culturel du fait de la sacréité de l'art, sous condition que le créé de l'art par l'homme touche, tende asymptotiquement à rejoindre la Nature, oui, mais la Nature comme œuvre. L'œuvre de la Nature étant cette figure tutélaire où l'homme anthropomorphise celle-là pour induire une puissance comparable à son action mystérieuse, cela nommé l'œuvre d'art.

TOTALITÉ DU BEAU : PRÉSENT ARCHAÏQUE

Plongeons violemment dans l'eau froide du présent : ainsi le beau, maintenant à tout jamais est-il : l'homme dans la Nature ? Non : l'homme par la Nature, et la Nature par elle-même. De même, l'œuvre d'art par la Nature dont l'homme est l'expression. Alors disparaît la notion même de fragment, de partie, car étrangère à la continuité d'une expérience de la totalité. Non pas alors l'essence de la Nature par l'œuvre d'art ou l'homme, mais l'éclosion d'une porte, d'une clé, d'un sésame que l'œuvre d'art ouvre sur l'expérience de la totalité. La totalité comme Nature en soi. Cependant, ni l'Être, ni l'Un ou le Souverain Bien, ou quelque merveilleuse machine systémique idéaliste, mais la seule expérience d'une totalité éprouvée par le continu. Nous verrons plus loin comment la notion et le concept d'harmonie rassemblent la conscience nominative de cette expérience du beau.

Car le beau n'est pas le bien ou le vrai chers à Hegel, entendons-nous bien : le beau est l'expérience qui fait accéder à l'infinitude de la Nature comme simple expérience. Pourtant, ni extase mystique, ni épiphanie tremblante. Le beau est présence et permanence de la totalité vécue du devenir. Alliance avec le mouvement en soi. L'expérience du beau est voyage dans les espaces de totalité et d'infinitude. Permanence d'une conscience de l'impermanence.

Cela est l'archaïque réalité qui sous-tend toute mise en relation avec le concept d'art et, ce faisant, d'œuvre d'art. Archaïque, car donnée à n'importe quel homme, sous n'importe quelles latitudes et ce, depuis la nuit des temps. L'homme reste toujours l'homme devant les mêmes questions.

L'œuvre d'art alors comme géométrie de l'infinitude. Expérience initiatrice et initiale, mais invisible pour quiconque n'est pas celui qui vécut cette expérience. L'expérience du beau est une œuvre d'art totalement muette et aveugle, au centre du vivant inscrite, première écriture invisible, inscrite cellulaire. Preuve à soi que l'individuel artiste exige de transformer en preuve subjective pour autrui. Asymptote de l'art-science.

LE RETRAIT DU JE

Je dis je.

J'ôte ce cher vouloir, cette ancienne et désormais désuète habitude : vouloir s'exprimer. Vouloir ? Vouloir, ou désirer, s'exprimer ? Pareil. Le don de soi est étranger au vouloir, ainsi qu'au désir. Jansénisme, foi de roi ? Moi et cette lourde singularité si commune à chacun, si universellement commune, six milliards d'universalités communes. Et cependant, oui, universelle. Le mystère de la pensée donné ici, là, dans son existence implacable et totalement mystérieuse.

Exactement comme la musique, la pensée, là, évidente et clairement infiniment porteuse du mystère du monde en tant que monde, là, donné comme présence.

Car on ne peut vouloir penser. Comme rien ne sert de vouloir imaginer. On pense. On imagine. Voilà tout. Et c'est précisément ce retrait du vouloir qui permet d'ouvrir la pensée et l'imagination à l'insoupçonné. Ouvrir l'esprit et le corps à des échelles et à des dimensions autrement plus intéressantes que celles du vouloir. Le vouloir peut certes déclencher l'intuition, mais, sitôt cette dernière présente, il reste sur le pas de la porte.

Je dis je sous condition de la pensée captée. La pensée partagée. Cela aussi sous condition, non de la preuve mais de la conviction de soi à soi, à l'épreuve solaire d'une forme d'autocritique que je nommerais ici, à défaut de néologisme, l'instinct comme appréciation intuitive. L'artifice de l'instinct.

Paradoxe de l'instinct.

Sûreté inouïe du jugement propre au flair. L'authentique sensation de justesse précédant l'analyse. Ce flair qui rassemble, de fait, toute l'échelle des capacités de jugement. Qui traverse et filtre toutes nos organisations mentales, du reptile au cortex. Sûreté implacable de l'intuition, olfaction de la pensée. Ancestrale.

LE MODERNE MIS A NU, VISIONS ARCHAÏQUES DE L'OUBLI

Voici le paradoxal mouvement que je sens, ici et maintenant : l'archaïsme s'ouvre à moi et se déploie comme la troisième vague du moderne.

Bien qu'aujourd'hui encore, l'on considère la Renaissance comme le début des « temps modernes », il me semble plus judicieux, – pour ce lien écriture-musique si singulier qu'a inauguré l'homme de culture européen –, plus juste de situer ce premier élan, la première vague du moderne à l'aube de ce geste si spécifique d'écriture du musicien, à près d'un millénaire.

La première grande vague du moderne, période ascendante-descendante de l'art musical européen, fut la quête de l'écrit, de 1150 à 1827. Elle débute au milieu du XII^e siècle, époque où l'école de Notre-Dame – ou École de chant de Paris – rayonne dans l'univers de la chrétienté occidentale par la qualité de ses chanteurs dans l'exercice du chant polyphonique. Elle culmine de la Renaissance à Jean-Sébastien Bach. Cette première vague durera jusqu'à la mort de Ludwig van Beethoven, en 1827, puis déclinera ; elle correspond à une terre, comme condition de croissance et de développement.

La seconde vague du moderne naît au cœur de la Renaissance, vers 1550. Son moteur fut, en musique, le questionnement de l'oralité ainsi conquise par l'écrit. Sa croissance, d'abord lente, de la Renaissance jusqu'à 1750, cristallise un des joyaux de l'histoire musicale des cultures et des civilisations : le « langage » baroque, puis classique. Cette simultanéité des flux entre le premier et le second moderne, apparaît comme une « période mulâtre » de l'histoire, à savoir un croisement éclatant de deux tendances dont la richesse et l'opulence admirables, le foisonnement inouï, affirment la magnificence des arts européens du milieu du XVII^e au milieu du XVIII^e siècle.

Avec cette seconde vague, d'abord lente, puis croissante, dans une ascension radicale et vertigineuse comparée à la vague précédente, s'opère, par une spéculation (au sens propre, en escalier-spirale, en miroir), une remise en question radicale et profonde des puissances de l'écrit sur les capacités de perception de l'ouïe musicale, de 1827 à 1992 environ (du romantisme à l'École spectrale de Paris) ; un lien profond, du visible de l'écrit à l'invisible du sonore et de la durée, de la temporalité mystérieuse qu'il porte. Cette seconde vague

Découverte en 1994, la grotte Chauvet-Pont-d'Arc (dans l'Ardèche française) révéla un extraordinaire bestiaire, remontant à l'Aurignacien (v. 30 000 av. J.-C.). Ici, Panneau des bisons.



du moderne, c'est comme un arbre ; un arbre de connaissance déployé par l'activité créatrice des musiciens-compositeurs de cette période. Nous sommes encore dans ce flux.

La première vague du moderne correspond – sous nos latitudes, je précise encore – à l'invention, par l'homme occidental, d'une présence d'un principe divin au sein de son activité créatrice. Principe liant les facultés créatrices de l'homme à un espace de sacralité. Principe qui envahit toutes les formes de son imagination et de sa pensée. Un lien avec une Nature du double.

La seconde vague du moderne, *peu à peu* (je souligne), ôta, effaça de sa pensée créatrice cette puissance du double – transcendance ou immanence –, cette présence réifiée du divin, ou une relation permanente entre la création et le sentiment du sacré. Ôter le sacré pour laisser place à une réalité plus univoque. C'est alors l'ouverture à la puissante capacité de transformer le réel par le dévoilement des lois objectives. C'est le triomphe de la raison, mais aussi une forme de limitation des facultés de l'esprit humain à se cantonner au domaine du visible, de l'invariance, de la prédictibilité. La pensée rationnelle, le « clair et distinct » du discernement de la raison. Discernement et exactitude dont le chiffre est le symbole, davantage que la lettre.

Ce fut un long fondu enchaîné qui débute au cœur de la Renaissance, s'affirma sous les Lumières du rationalisme. Longue phase, de 1530 à 1800 environ, phase de transition entre la première et la seconde vague du moderne. Cette seconde impulsion du moderne naît, croît puis se déroule alors dans toute son amplitude à partir de 1827, année de la mort de Beethoven, date que je choisis symboliquement. Triomphe du visible conquis par la pensée mathématique et le calcul. Et essor de la société industrielle, apothéose du matérialisme, cela sous les latitudes de l'Europe, une fois encore j'insiste.

À la centralisation des activités économiques et artistiques autour des sociétés de cour et des systèmes monarchiques auxquels les musiciens-compositeurs étaient toujours affectés, succède l'urbanisme de la société industrielle. Pour parvenir jusqu'à nous : extrême puissance de maîtrise sur la matière et la technique, caractéristique de nos sociétés de haute technologie. Soit. Mais...

Mais laissant aussi un milliard d'êtres humains en guenilles

et affamés. Aussi, pillage et déséquilibre planétaires. Le développement des facultés mentales de l'homme a-t-il suivi cet essor ?

Et nous arrivons à aujourd'hui avec ce paradoxal mouvement ressenti. Oui, paradoxe. L'archaïsme. Que je sens non comme une mode, une brise légère, la menue tendance d'une période de quelques mois, seule affectation des quantités nombrables. Non. Bien davantage comme une nouvelle Nature de pensée et de sensibilité d'un large faisceau de vecteurs, une vaste focale qui balaye l'horizon du temps. Nouvelle ? Oui, d'une nouveauté propre à déployer une aube de connaissance, au regard du temps de toutes les aubes jusque-là accomplies. Très loin de l'amnésie, de l'oubli ou de toute forme de pensée négative et réactive. Ce nouveau présent se ressource dans une histoire sans fond et créé ce sentiment inoui et chaleureux : l'archaïsme comme source et accomplissement.

Chimère vaguement prophétique ? Provocation facile, tapageuse, moderniste, encore une fois ? Cependant, rien ne peut contrecarrer ni affaiblir une conviction de soi à soi, dès lors que celle-ci est vécue telle une expérience de l'évidence comme expérience intime.

Archaïsme : qu'est-ce à dire ? L'espace commun partagé par le moderne et l'archaïsme se définit comme lieu où se nouent les racines. Le moderne ouvre au désir de l'aube, à la fraîcheur et à l'esprit du nouveau. Un sentiment de généalogie et d'inauguration, de naissance et de commencement. Rapport privilégié de la conscience au monde où émergent la lumière, l'éveil ou la déhiscence de l'insoupçonné. Et ce, de deux façons, telles deux dynamiques où se transforme la mémoire de ce qui fut : soit la lumière violente de la pyromanie, soit la géométrie et sa lumière de lignes, ses trames de lumières.

Soit la provocation salutaire, l'émergence, l'affirmation de l'éternel présent. Et cet extrême de la mode du jeunisme. La belle, mais fragile insolence de la jeune pensée.

Soit la déduction, continue et visible, plus ou moins consciente d'ailleurs, des lois de sa génération – jusqu'à l'extrême de la vérité scientifique.

Pourtant, ce qui fait la valeur et la réalité du moderne est ancestral. La véritable part du moderne est archaïque. Elle creuse le temps comme un principe générationnel.

Grotte Chauvet :
Salle Hillaire,
Panneau du
Cheval gravé
(avec imitation
de griffades
d'ours).



ARACHAÏSME ET NATURE (2) : LE MUSÉE À CIEL OUVERT

L'archaïsme, aujourd'hui, en septembre 2002 après Jésus-Christ ? Exploré par une voie musicale ?

Pulsion ? Mimétisme ? Volonté d'en finir, exaspéré par les impasses ? Dernier sursaut de nos décadentes et opulentes sociétés ? Ou, de manière plus triviale, geste – ultime – de crier dans l'espace du monde, en dernier recours ? Un expressionnisme de plus... ?

Par-delà un dualisme mécaniste facile, et erroné, voyons cela comme des tendances, mieux, comme des vents qui nous portent vers des terres plus ou moins fertiles.

Un espace commun ? Oui. De fait, il n'y a plus aucune dissociation, ni rupture entre les temps, ni fracture entre les époques ; il n'y a que des glissements de terrains, des séismes et des coulées, mouvements complexes de torrents d'actions et myriades de pensées de l'humanité, en autant de langages et de signes, où, au cœur du temps, se cristallise une vision qu'à l'homme du monde et de sa pensée. Alors, l'homme, se penchant sur ce qu'il a fait, nomme cela en période, en époque, et ainsi lit-il, tel qu'il l'entend, sa propre histoire. Mais l'homme reste toujours l'homme devant les mêmes questions. Nos cultures effritées le prouvent. Plus guère de boîtes de temps et de certitudes colonialistes sur le devenir de la pensée de l'homme qui traverse les civilisations. Seules les tendances, de vecteurs et de géodésiques, comme autant de champs magnétiques, orientent les efflorescences de la pensée créatrice et l'intelligente énergie de l'homme sur des territoires nuancés. Des espaces plus ou moins fixés par la présence manifeste de la mémoire, se recouplant d'époques à époques.

Qu'est-ce qui relie le moderne à l'archaïque et, ce faisant, le principe moderne à l'archaïsme ? Les sources, les origines, les universaux ? Certes, mais bien davantage. Une présence précise de la mémoire. Ou plus exactement la mémoire travaillant le présent sous une dynamique et une échelle variables. Variations en vitesses et en précisions d'énoncations.

L'archaïque est un explorateur des commencements. Cependant, les causes l'intéressent peu. L'oubli est son meilleur allié. Archéologue il devient, à condition de faire émerger du présent ses plus lointaines réalités. Ses plus oubliées fondations.

Alors comprendre les discontinuités de l'histoire qui engendrent les transformations, qui orientent le devenir des formes vivantes de la pensée, qui dessinent les contours des formes vivantes de la matière animée et composent les

métamorphoses. Archéologie, anthropologie et biologie. Réminiscence des mythes ancestraux.

Le moderne, lui, n'a que faire du passé, des trésors, des musées et des œuvres d'art ; ils viendront comme tels après son action. Sa puissance se conjugue au présent. Plein soleil. Pulsion vitale à creuser le présent seulement, si certain d'y goûter l'instant et son utopie : l'infini de l'instant, la durée de l'instant comme forme. La présence dans sa totalité. Sa folie : jouir du savoir permanent par l'expérience la plus intense du monde.

Or, l'archaïque, lui aussi, fait évanouir le présent par un vertige, ascendant ou descendant. Mais son rôle, sa passion de connaissance, n'est pas d'affirmer quelque brillant « esprit du nouveau », mais bien davantage de réduire, donc de comprendre, le réel à des connaissances communes. Partages des latitudes et focales des époques.

En cela s'ouvre le paradoxe : la tendance amnésique du moderne est archaïque.

Et l'archaïque, se moquant du présent nouveau, affirme par défaut sa permanence, la force vitale d'un présent constant, qui filtre l'histoire jusqu'à nous parvenir, crevant les écrans et les strates de l'oubli.

L'archaïsme du moderne est telle une anthropologie lumineuse, de la lumière éclatante d'un présent permanent, d'un éternel présent. Et, paradoxalement, la modernité d'une réalité archaïque tient par l'éclairage des nuits de l'histoire. Cependant, l'un et l'autre cherchent à dépasser cette vieille causalité fléchée de l'histoire sous couvert de progrès. Et aussi – surtout –, à délier la connaissance du domaine de la morale. Le moderne à la proue du vaisseau aujourd'hui multiséculaire de la raison. L'archaïque en homme-poisson dans l'océan des temps immémoriaux. Imploser la causalité par le fait même d'accepter désormais toutes les dimensions qui relient l'homme à la Nature et sa généalogie. Dépasser la culpabilité biblique de l'action.

De fait, le plus lointain des passés est un présent, un présent qui fut. Comment, dès lors, la conscience vogue-t-elle jusqu'à nous aujourd'hui ? Par-delà les traces. Ici et maintenant. Quitter la ligne continue et fléchée passé-présent pour comprendre et goûter à un temps étendu, relatif, cyclique ou stratifié.

De même, désirant ardemment quitter le fatras du passé par une quête d'infinitude de la présence même, le moderne se retrouve, bien malgré lui quelquefois, au sein d'un espace archaïque. C'est là un extrême de cette pulsion d'oubli qui anime l'esprit moderne. Animer, animal. Âme. Bien malgré lui, j'insiste. Délices de la régression.

L'un ou l'autre, l'archaïque ou le moderne cherche cependant à dégager de la mémoire des hommes, non des objets ou

des choses, des vérités ou des certitudes, mais des forces, des tendances primordiales. Des essences ? Alors, un universel ? Un idéalisme ? Quête de transcendance ? Dissociation ciel-terre, homme-esprit, etc. ? Hermétisme de façade ? Qui sait ?

L'archaïsme semble, en un premier temps, un présent fossile. Décrochement du temps, qui nous fait dire : cela appartient à la nuit. La nuit des temps. Mais qui n'a pas été fasciné par quelque silex taillé ? Par quelque masque ouvragé ? Par quelque instrument de sensations muettes ? Par quelque totem bariolé de figures et de flèches, de symboles perdus ? Émerveillement de la grotte Chauvet. Ombres de rites majestueux à déchiffrer.

La beauté n'a pas d'âge. La beauté, non comme valeur du bien, ou vérité, mais la beauté comme intensité de présence, comme densité de réalité symbolique. Dans le creuset de la réalité sensible : vibrer. Ces gestes sont-ils si éloignés ? Naturellement, non. L'intensité intacte.

La prise de conscience – et l'affirmation – du moderne a commencé lorsqu'il s'est agi de comprendre cette force à l'œuvre dans la pensée créatrice à ce moment-clef de l'histoire occidentale : le crépuscule des dieux. Moment qui coïncide avec le début de l'industrialisation et la conquête sans limites de la mémoire planétaire ; donc, aussi, de la déstructuration franche et sans détails des mille et un réseaux qui font la trame du vivant. Irruption – paradoxale – de la dissonance par la simplicité extrême des quelques lois et autres consonances ordonnées que découvrent l'homme dans l'inouïe complexité stratifiée qui fait la Nature (vanité de l'homme blanc, quoi que l'on dise !).

Soyons vifs et précis. Aujourd'hui, en septembre 2002, le moderne se définit autrement que dans un état ou une période proprement dits de l'histoire. Entendons aujourd'hui moderne comme réflexe, réflexif aussi, au sens optique du terme. Moderne comme conscience. Moderne comme urgence ou patience infinie. Moderne comme capacité d'éveil intacte. Moderne comme vigilance et dépouillement d'épure. Une éthique davantage qu'un style. Un rapport précis, et relatif, qu'à l'homme à sa propre pensée. Héritage des grandes civilisations, grecque, égyptienne, celtique, aztèque, etc., par lesquelles l'homme est passé. Une *Weltanschauung* où trônent la vigilance et une énergie mentale de tous les instants. Un instinct de survie par conséquent exacerbé. Une conscience aiguë de la mort, non comme pathos mais comme un appel à l'acte. Conscience du mortel transformée en puissance d'agir, ici et maintenant, bien plus que demain et ailleurs. Un maintenant – comme le centre d'un rite du temps – donné par l'aujourd'hui. L'aujourd'hui constant de tous les hommes sous toutes les époques. L'incarnation de l'intelligence mariée au sensible. Faire et penser. Ensemble. L'être dissous dans l'énigme universelle du vivant. (Personne, aujourd'hui, sur terre, ne sait expliquer l'apparition et la présence, dans l'univers, du vivant sur la planète Terre !)

La part décadente, ou un certain fatalisme tout en rose et vert nocturne de mode, n'appartient guère plus au moderne. Juste un appendice d'anachronisme tiède.

LES DIEUX SONT VAINQUEURS ?

Pourtant tout montre aujourd'hui que les dieux sont vainqueurs. Bien plus ? que les dieux sont avec nous ? Non, ils ne sont pas avec nous. C'est là une conquête du moderne ; les dieux n'ont jamais été avec ou contre nous. Nous sommes des dieux. Tout simplement.

L'homme est la puissance même, et le corps est son temple, son esprit sa liberté commune, sa vitalité une musique d'une complexité indéchiffrable. Et cela est presque insupportable à entendre !

Au cœur de l'univers, notre conscience ouverte sur le réel et son cosmos : ainsi l'homme et sa conquête de l'espace comme ouverture permanente à la connaissance du réel. Voici l'image de notre terre : cette image-symbole maintenant acquise et bien concrète, visible, donnée par les satellites.

Comme le surmoi de l'humanité ? Retrouvée, ou nouvelle ?

Non, renouvelée. Image-symbole qui donne exactement toute la relativité de nos cultures. Les dieux extérieurs à l'homme sont bel et bien évanouis. Ils sont bien partis, nous laissant à notre liberté et à notre puissance, au cœur de la Nature, comme flotte notre planète bleue dans notre galaxie. Image, aussi, de nos civilisations passées – incroyables traversées de l'humanité –, tout autant qu'image de la concréture inouïe de notre condition d'être vivant au cœur d'un écosystème aussi fascinant par sa complexité, que mystérieux par son existence.

Inminence aussi, par cette image-symbole, du jour inouï de grandeur où tombera la fin du biocentrisme. Où le vivant donnera sa vastitude de mystère en donnant une « forme commune de preuve » de son existence hors la Terre. D'année en année, depuis un siècle, cette hypothèse du biologique hors une seule logique, la nôtre, s'ouvre à sa probabilité toujours davantage. Fin du chronocentrisme aussi, après toutes ces fins de toutes ces formes de systèmes centrés d'une vision du monde. Géocentrisme. Héliocentrisme. Colonialisme.

Les dieux sont vainqueurs. Nous sommes en quête de gloire.

Mais n'oublions pas : le moderne c'est également : ici les dieux du stade (pour quelque temps, encore) ; là les dieux du pouvoir, ou de la puissance matérielle et son abomination dans l'infini déséquilibre du partage de la Terre. Et que penser de cette lourde présence des dieux d'aliénation, menaces d'une terreur fracassante et spectaculaire, toujours plus dans la démence de la destruction. L'archaïsme dans sa pulsion d'amnésie létale. Négation totale du temps, au présent comme au futur. Seul ce qui fut, la trace du temps, visible, occupe le présent. Comme pour éloigner au plus loin les choix offerts à l'homme par ce présent même. Crainte et peur du présent. Torpeur paralysée face au vierge aujourd'hui du temps. Fascination de la mort.

Alors, soumission et aliénation aux dieux de pierre et de feu de jadis, que toujours quelque tyran impose comme avenir, impuissant totalement à inventer le présent. Totale dégénérescence et impuissance à tirer des leçons de l'histoire des civilisations. Folie meurtrière de l'homme de pouvoir – ou d'obédience sulfureuse – à sombrer dans la destruction ou la guerre. Violence sans nom de l'ordre unique visant à sacrifier l'arrêt du temps comme devenir permanent du monde. Figer le temps. Nier le devenir infini du monde. Détruire, fixer l'universel mouvement des astres dans la glaciation absolue du centre. Ici la part toujours la plus inquiétante de l'archaïsme. Il y a toujours eu une profonde culture et esthétique de la guerre comme figure du centre et du cercle, et de ses lois de rayonnement, de passage de l'un à l'autre, à partir d'un point de totalité, unique. Renversement du sens originel du terme apocalypse – le dévoilement du sacré – dans un déluge de feu et de sang, décuplé par l'imagination sans limites des infinis de la cruauté, des infinitudes façons qu'ont les créatures vivantes de souffrir. C'est-à-dire de se sentir vivantes. C'est-à-dire de se sentir mortelles...

Les dieux sont vainqueurs puisque l'homme est face à lui-même.

L'Éthique est l'orientation nouvelle du dieu homme. Éthique nouvelle comme conscience de la Terre comme un corps vivant. Partage. Pari d'une nouvelle unité complexe dépassant les fantasmes divers de la totalité. Les dieux n'ont

pas quitté l'homme. C'est l'homme qui a pris conscience de sa puissance, de sa fragilité et de sa complexité.

Élan entre organisation centrée et système d'harmonie. Entre industrie et écologie. Entre système et réseau. Quel legs à huit milliards d'êtres humains dans 120 ans, aucun n'étant né aujourd'hui ? Insupportable responsabilité !

Encore la vieille industrieuse pensée et son esprit de conquête, d'entreprise toute hégélienne de dissociation formée du monde, et dès lors aujourd'hui la conquête des acquis de l'histoire.

L'AUBE TRANS-INDUSTRIELLE

Alors ici, le compositeur de musique écrite occidental. Noé et son arche ? Ou c'en est fini de tout cela ? Fragilité et frilosité de la position culturelle de l'écriture du musicien dans ce qui gouverne le monde aujourd'hui ?

Non. Plutôt ceci.

La position de l'individu musicien imaginant, le compositeur dans la société occidentale aujourd'hui, est une position trans-industrielle. En effet, le compositeur pur – si l'on peut le nommer ainsi –, tout du moins celui qui écrit pour la sphère de l'héritage symphonique, chorale ou chambристique en vue de présentation de son travail dans le seul but de l'écoute rituelle en situation de concert, ne travaille en fait qu'avec un « potentiel infini » : partage de l'œuvre avec les interprètes. Potentiel propre au vivant et son principe de croissance perfectible, d'accomplissement et d'échange.

Le musicien-compositeur dépasse les données de la situation industrielle. Comment ? non pas un refus des outils de l'industrie. Mais par un détournement.

Le compositeur, ferment de la tradition la plus séculaire, l'écriture, et simultanément se situant dans le plus futuriste des actes : ouvrir la perception à ses singularités. Faire émerger de nouvelles formes de l'écoute, du discernement comme des ordres du percevoir inconnus. L'acte trans-industriel par nature. Pourquoi ? parce que non réductible à la reproductibilité sans défauts des machines. Rien de plus complexe en effet que la dimension artisanale dans la réalité de la pratique traditionnelle du compositeur : réinventer l'écoute en composant un certain nombre de signes d'écritures de celle-ci, signes légués par l'histoire d'une pratique de musicien, jouer d'instruments ou de l'espace vocal, à nu, du corps d'énergie en contact avec les corps sonores. Il n'y a pas plus complexe processus matériel qu'un corps électrisé, chantant ou jouant d'un instrument acoustique. Il n'y a pas plus complexe signal qu'un signal corporel total en connexion avec un corps sonore vibrant à sa dimension, « énergétisé » à son échelle propre. L'oreille humaine s'accomplit dans la vivante complexité et la subtilité des corps sonores « naturels ». Naturel, le haut-parleur ? oui, s'il est pensé généalogiquement, inventant ses propres continuités de l'action symphonique, chorale ou scénique.

Il y a bien quelques contre-exemples. Ce sont ceux des techniques régulées affirmant, par leurs limites mêmes, voire par leur impasse, l'expressivité tragique des machines électriques, dans un déluge (!), d'amnésie ou de fureur.

Il s'avère que la musique que l'on appelle contemporaine (en fait la traditionnelle musique savante écrite occidentale, moderne à l'époque où elle surgit), a traversé sa seconde phase, celle de la civilisation industrielle, de 1827 à 2002, sans subir, paradoxalement, son influence matérielle. Sans être laminée par l'ordre de sa reproductibilité infinie. Ordre des machines de production industrielle. C'est là sa force et sa faiblesse. Sont les plus convaincantes, les œuvres où l'artisanat somptueux – car complexe – légué par l'histoire de la lutherie est intégré. Mais où, à part entière, la « lutherie

d'écriture » renouvelle et élargit les univers acoustiques compris dans ces instruments. La lutherie d'écriture : cet art de construire et d'inventer tout un ensemble de signes et de symboles d'écriture, qui permettent non pas seulement de toucher et jouer ces instruments, mais d'en inventer de nouvelles catégories de perceptions. Une autre façon d'entendre et d'écouter le monde. À vivre. Un nouvel outil de connaissance et une nouvelle dimension de l'univers de la pensée liée à l'expérience. Oui, à vivre ! Jusqu'à des limites extrêmes, insoupçonnées de prime abord par ceux qui conçoivent ces instruments – dans un monde aux frontières tranquilles –, mais qui en pressentirent la dimension complexe comme dimension d'ouverture du langage.

DELIRIUM TREMENS

Langage. Le mot est lancé. Comment un langage peut-il se concilier avec l'archaïsme ? Paradoxe impossible ? Irruption du sauvage dans le salon ?

Endophasie solipsiste ? Babillage retors de compositeurs qui ont quitté le grand salon tonal ? Rêveries de promeneurs solitaires ? Voir isolés ? Totalement isolés, les Robinson Crusoé de notre époque !

Certes, il n'y plus de langage commun, et c'est très bien ainsi. Mais l'ouïe n'en est que plus fine ! Enfin libérée des cadastres noir et blanc... subtilité et nuances... Il faut que cela sonne juste ! Partout, dans l'univers entier, cela pour les cent années à venir, en climat tempéré sous vos cyclones totémiques...

L'archaïsme ou comment écouter, et entendre, la jeunesse de nos plus perdus ancêtres ? Retrouver le chemin dans la brume industrieuse... La mémoire oubliée, qui fut à jamais perdue, s'ouvre maintenant à nous face aux périls qui s'annoncent...

L'apocalypse rampante du moderne... L'art tourne à vide, laideur entretenue, bruit, fureur et prétention arrogante... Catastrophe prétentieuse du dernier des colonisateurs, du dernier des cadeniers de la pensée...

À vide... Avides de traces... Fantasmes et vanité de l'écrit... Par-delà les traces matérielles, recomposer la pulsion qui nous lie au présent... Archaique illusion...

L'archaïsme... ou la mémoire transformée. Métamorphose accomplie ? Fuir. Fuir le présent insoutenable sous les nuits chimériques...

Archaïsme... Langage, on s'en fiche et contrefiche : dansons dans la fureur des fureurs du sonore immédiat ! Le-plus-vite-et-le-plus-fort-po-ssi-ble. Transe, sinusoïdes, *sex and sun*... après moi le déluge de rien... Toi le sourd, le grand sourd, reste-le !

Faire le plus de bruit possible, pour être entendu ? Ou alors se taire, dans l'assemblée venue pour nous entendre ? Pourquoi ? Qu'est-il de si important à transmettre à ce point qu'il faille en faire grand cas ? Drame ? Silence de fureur, inquiétudes délirantes des usines de la pensée... laminée, malade... Archaïsme...

Geste du désespéré ? Ou geste de l'humanité la plus essentielle et extrême qui souhaite emporter avec elle les ultimes idées sauvegardées de la cendre, les plus essentielles données à transmettre ? Coûte que coûte. Noé et son arche ? Moïse et ses lourdes et gauches tables granitiques travaillées au burin... Mais voyons ! Monsieur... c'est impossible à transporter !

Et quel déluge face à ce monsieur... Noé ? Quelles menaces, exactement ? Le mot trop impuissant et superflu face à la puissance mystérieuse, sacrale, de l'ineffable... La Musique... La vraie ? face à la terreur des décapités... La Musique : serait-elle enfin le seul langage désormais partagé

Grotte de Chauvet,
Galerie des Mégacéros : petit Rhinocéros (rehaussé d'estompe et de gravures).



en tout lieu, sous toute latitude ? Prétexte à tous les mensonges.... pour « émettre le message », émission invisible par la grâce et l'infinitude incommensurable des parleurs d'en haut ? Mais... le haut-parleur. Le haut... parleur ! Quelle hauteur exactement ? À celui qui ne possède aucun lecteur d'audiogrammes, et joue, chante et danse... je vous salue !

Archaïsme... La muse archaïque où s'engloutir arrimé à quelque sirène amnésique ? Avant tout langage : hurlement du sonore... Musique sur CD, inusable, réécoutable plus de mille fois... sans traces, sans rides, jouvence du CD, glacis lustral au granitique rituel obsessionnel... Mille fois e-xac-tement la même chose, transe psychotique du même, inoxydable au temps, automates de la culture, pantins pvc de la pensée... Tension électrique des restes de l'industrie... Ce ne sont pourtant pas des violons, à Kaboul, en décembre 2001 pour orienter les missiles, *but some computers*, les mêmes puces, presque, que celle des ordinateurs où gribouillent les compositeurs d'aujourd'hui... Un autre usage, des papillons-feuillages pour l'esprit-musique ou de l'uranium appauvri dans vos gènes... Pourtant, pas encore de Stradivarius du haut-parleur... Dès lors, il ne vous reste que les mots ... Paroles... et encore ! Silence... Exaspération du sens des mots... Le mot soumis au même traitement que l'image... inflation d'Occidental repu... Saturation ...

Plus le temps d'entendre. Pas assez de temps pour écrire, activité archaïque... Archaïsme oblige... Impasse économique d'une patience usagée de l'écriture des mondes imaginaires éphémères, partitions injouables... inaudibles...

Composer : activité dérisoire. On veut du collectif, de la grande échelle et son grand, grand, grand public. Plus grande sera la foule, plus tonitruante sera la guillotine pour vos belles perfections d'auditions soignées nourries de Louvre tempéré et d'antiques délicatesses... Du « facile d'accès » et digeste, amnésique, rapidement... et jetables, de suite... L'archaïsme, perfection des reptiles... Des stades remplis, arrosés des vagues de souffles-pylônes amplifiés grâce à la fée Électricité dans la cuisine de laquelle grille quelque succulente galette d'uranium au ralenti de nos cathédrales modernes afin de soigneusement brûler vos tympans de cathédrales capitales, vos ouïes en hélix. Clac ! Merlin coupa d'un seul geste le courant. Bruissement inaudible des lascars s'agitant sur scène aux prises avec trois lecteurs de galettes pur plastique éternel, totalement muet devant cent mille perfections humaines stupéfiantes... et Rome s'embrasa... *Fine*.

Archaïsme.

(Suite et fin dans Dissonance n° 79)